LA SYRIE

LA

SYRIE

Cet Album, dont les illustrations sont dues à M. CH. LALLEMAND, a été tiré à soixante exemplaires seulement.

N° 45

G Richard

LA

SYRIE

COSTUMES, VOYAGES, PAYSAGES



[illegible]

PARIS

LIBRAIRIE DU PETIT JOURNAL

[illegible]

[illegible]

LA

SYRIE

COSTUMES, VOYAGES, PAYSAGES



La ville de Zuck.

PARIS

LIBRAIRIE DU PETIT JOURNAL

21, BOULEVARD MONTMARTRE, 21

—

MDCCCLXVI

PHOTOGRAPHIES CONTENUES DANS CE VOLUME :

GALERIE UNIVERSELLE

DES PEUPLES

I

SYRIE



GALERIE UNIVERSELLE

DES PEUPLES

PUBLIÉE PAR

CHARLES LALLEMAND

I

SYRIE

POUR LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

Bureau central de vente et d'abonnement, Strasbourg, rue des Grandes-Arcades, 9

Paris, rue de Seine, 57 | Londres, Oxford Street, 146

POUR L'ALLEMAGNE

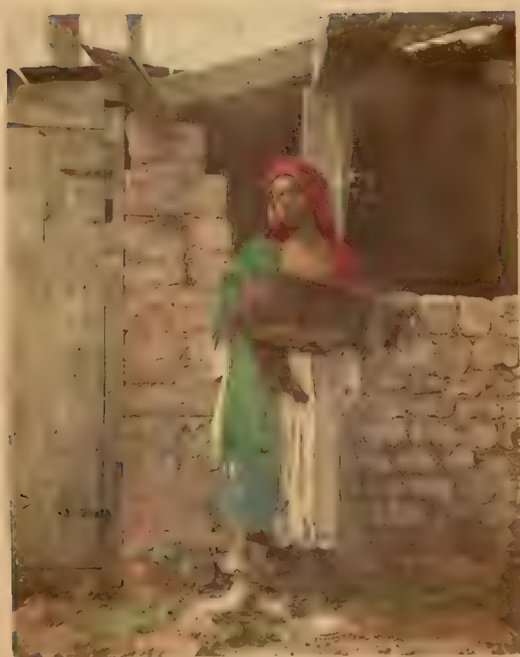
Bureau principal, Bade, nº 183

Vienne, à la librairie Hœlzl, Wollzeile, 5 | Munich, Theatinerstrasse, 35

Carlsruhe, chez Bielefeld, libraire de la Cour

1865

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.



SYRIE.



I.
LA SYRIE.



APERÇU GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE.

La contrée à laquelle on donne aujourd'hui le nom de SYRIE comprend la Syrie proprement dite et la Palestine, c'est-à-dire le pays qui a pour limites, au nord l'Asie-Mineure (province de Caramanie), à l'ouest la mer Méditerranée, au sud l'Égypte et l'Arabie Pétrée, et à l'est le désert de Damas (*Bariet-esch-Scham*).

La Syrie actuelle renferme les provinces anciennes suivantes : la Syrie première, la Syrie deuxième, la Syrie euphratésienne, la Palmyrène, la Phœnicie maritime, la Phœnicie libanique et la Palestine. C'est assez dire quel immense intérêt historique s'attache à cette contrée classique par excellence.

En prenant comme point central la Sainte-Kaâba de la Mecque,

vers laquelle tout musulman s'oriente pour faire ses prières, les Arabes nomment la Syrie *Bar-esch-Scham* (le pays de gauche). Sous le nom de *Scham* (la gauche), ou sous celui de *Soristân*, la Syrie constitue une des plus belles provinces de l'Empire ottoman.

La Syrie est traversée, du nord au sud, parallèlement à son littoral, par une longue chaîne de montagnes qui se rattache, au nord, au versant méridional des monts Taurus et, au sud, au mont Sinaï et à la chaîne de l'Arabie occidentale.

Le LIBAN, dont nous allons nous occuper plus spécialement, est la portion centrale de cette chaîne de montagnes; c'est aussi la plus élevée. Le *Djebel Makmel* (au sud d'Éden, des Cèdres et de la résidence d'été du Patriarche maronite) en est le point culminant. Une dépression, par laquelle les villes de *Hamâh* et *Hœms* communiquent avec la mer, sert de limite septentrionale au Liban. Au sud, vers *Sour* (l'ancienne Tyr), le Léontes des anciens, aujourd'hui *Nahr-el-Leytani*, qui descend de la Cœlésyrie par les vallées de la B'Kaa supérieure et de la B'Kaa inférieure, entoure le Liban. A l'ouest, jusque vers Beyrouth, la mer baigne les contreforts du Liban. De Beyrouth à Tyr, une mince bande de terrain plat le sépare de la Méditerranée.

Parallèlement au Liban, à l'est, également du nord au sud, se trouve la chaîne de l'Anti-Liban (*Djebel-el-Wast-esch-Schark* ou

Djebel-esch-Scharki). La chaîne de l'Anti-Liban naît à une cinquantaine de kilomètres au sud de *Hœms*, et se dirige vers le sud-ouest. Elle se termine par le massif du Grand-Hermon (*Djebel-esch-Scheich* ou *Djebel-el-Teldj*, montagne principale ou montagne neigeuse), sur le sommet duquel la tradition place la scène de la Transfiguration. Le Grand-Hermon est le point culminant de l'Anti-Liban (de 3000 à 3500 mètres).

Le Liban et l'Anti-Liban sont séparés par la belle et fertile vallée de Cœlésyrie, qui, au nord, se nomme, à cause de sa largeur, la plaine de Baal-Bek (*Belad Ball-Beck*), au sud la B'Kaa supérieure et, plus au sud encore, la B'Kaa inférieure. La Cœlésyrie est arrosée, dans presque toute sa longueur, par le Léontes (*Leytani*).

De ces deux chaînes de montagnes découlent de nombreux cours d'eau qui fertilisent quelques contrées, mais que la nature déverse sur d'autres en pure perte, en raison de l'incurie et de la mauvaise administration des populations. Beaucoup de ces cours d'eau ont porté des noms classiques, comme ceux de Lycus, d'Adonis, de Chrysorrhoës, par exemple.

Presque tous ces cours d'eau ont peu d'importance et sont à sec pendant une grande partie de l'année. Trois d'entre eux méritent

une mention spéciale. C'est d'abord le *Nahr-el-Assy* (l'Oronte des anciens), qui prend sa source près de *Baal-Bek*, dans l'Anti-Liban et, coulant vers le nord, va arroser *Hœms* après avoir formé, dans un bas-fond, le lac de *Kadès*. Non loin de là il tourne vers l'ouest pour aller baigner Antioche et la base du mont Casius, et se jeter ensuite dans la Méditerranée.

Le *Barada* (appelé *Chrisorrhoës* par les Grecs, et *Abana* dans la Bible), qui prend sa source dans l'Anti-Liban, se divise en une multitude de canaux qui arrosent et fertilisent Damas et ses environs. Le *Barada* se perd dans la plaine à l'est de Damas, où il forme le lac de *Bar-el-Merdj*.

Le *Jourdain* (*Erden-Scheriat-el-Kebir* chez les Arabes) prend sa source entre les sommets méridionaux du Liban et de l'Anti-Liban, au pied du *Djebel-esch-Scheickh*. Il coule vers le sud, traverse le lac Mérom (*Bar-el-Houlé*) et tombe presque aussitôt dans le magnifique lac de Tibériade, aussi nommé *mer de Galilée* (*Bar-el-Tabarieh*). Il se jette ensuite dans la mer Morte ou lac Asphaltite, où il se perd. Le cours du Jourdain est de cent lieues environ, à vol d'oiseau, mais ses sinuosités lui font un parcours réel trois fois plus grand.

En mentionnant encore le joli cours d'eau poissonneux qui fertilise la Cœlésyrie sous le nom de *Nahr-el-Leytani* et se précipite dans



la mer près de Tyr (*Sour*) sous le nom de *Nahr-Kasymièh*, nous aurons achevé la citation des cours d'eau principaux de la Syrie.

* * *

Il n'est peut-être pas un pays au monde qui ait subi autant de calamités, de guerres, de vicissitudes que la Syrie. Depuis la conquête de la Palestine méridionale par les Hébreux, sous Josué (1450 ans avant J. C.), jusqu'à nos jours, cette intéressante et belle contrée a toujours servi de point de mire aux puissances du moment et toutes leurs ambitions se sont ruées sur elle.

Les bois, les plaines, les montagnes, les prés de Syrie sont couverts de cette jolie petite fleur que l'on appelle *la goutte de sang* et que les botanistes appellent *Adonis*. Serait-ce là une fantaisie de la nature, destinée à transmettre aux générations futures, sous cette forme végétale, gracieuse et mélancolique, le souvenir de tout le sang humain qui a baigné le sol syrien?

L'illustre Holopherne, général du roi assyrien Assar-Addon, ravagea le pays sept siècles avant Jésus-Christ; Phul, un autre roi assyrien, en fit autant en l'an 772. Teglatphalasar s'en empara en

759; en 731 ce fut Salmanazar, et en 606 Nabuchodonosor; Cyrus le conquit en 536, et la bataille d'Issus (333) le donna à Alexandre-le-Grand; Antiochus le conquit en 203; Pompée entra victorieux à Damas en 65; les Parthes désolèrent la contrée en l'an 40 et en l'an 37 avant Jésus-Christ; Hérode s'en empara et régna sur la Judée sous la protection romaine. En l'an 6 de l'ère chrétienne, un proconsul romain gouvernait la Syrie méridionale. En 70, Vespasien et Titus détruisirent Jérusalem. Aurélien renversa le royaume de Palmyre en 272. La Syrie fut envahie par Chosroès II, roi des Perses, en l'an 611; c'est au septième siècle qu'elle fut conquise par les Arabes, qui s'emparèrent de Damas en 634. En 637 et 638, les Arabes complétèrent leur conquête par la prise de Jérusalem et d'Antioche. Mohaviah fonda, en 661, à Damas, la dynastie des kalifes Omniades, qui resta maîtresse de la Syrie jusqu'en 750, époque à laquelle elle disparut. La dynastie des kalifes fatimites d'Égypte s'en empara en 969.

En 1098 les croisés prirent Antioche et, l'année suivante, ils s'emparèrent de Jérusalem, élurent roi Godefroi de Bouillon et remportèrent la victoire d'Ascalon.

En 1102 Beaudoin, successeur de Godefroi de Bouillon, perdit la bataille de Ramla.

Tripoli de Syrie tomba entre les mains de Bertrand, comte de

Toulouse, en 1109. Saint Louis mit le pied sur la Terre-Sainte en 1148, et fit une expédition malheureuse contre Damas.

En 1187, Saladin, qui règne à Damas, profite de dissensions qui s'élèvent entre le roi de Jérusalem et le comte de Tripoli pour recommencer la guerre contre les chrétiens. Il les bat non loin du lac de Tibériade, fait prisonnier Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, et s'empare de la ville sainte.

En 1191, Richard-Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste prirent Saint-Jean-d'Acre.

Un traité entre Frédéric II et Malek-Kamel rendit Jérusalem aux chrétiens en 1228; mais douze ans après (1241), elle fut ruinée par les hordes de Tatares qui avaient envahi le pays.

En 1291 les croisés perdirent Saint-Jean-d'Acre, qui était leur dernière possession en Orient.

En 1400 Timour s'empara de la Syrie et ruina Damas.

Le sultan de Constantinople Sélim Ier conquit le pays en 1518. La Porte le conserva jusqu'en 1832.

En 1832 Ibrahim-Pacha en fit la conquête. En 1841 la Porte, aidée par les Anglais, qui bombardent tout le littoral, y compris des villes sans défense, reprit la Syrie, dans laquelle le gouvernement d'Ibrahim-Pacha a laissé des traces de civilisation. En 1841 et en 1860 le pays fut désolé par des massacres qui eurent un triste retentissement.

Pour compléter le tableau, il faudrait parler encore de toutes les guerres intestines, des révolutions, des soulèvements, des luttes de province à province, de peuplade à peuplade, de tribu à tribu qui, de tous temps, ont déchiré la Syrie : mais cela nous entraînerait trop loin.

Si des luttes collectives vous passez dans le domaine de la vengeance particulière, vous trouverez, chez les Arabes de Syrie et de Palestine, la *vendetta* érigée en principe ; et, presque chaque jour, le sang humain est répandu au nom de ce principe. La vengeance, ainsi élevée au rang de loi d'honneur, amène des luttes sanglantes, des représailles implacables et interminables. Je n'en citerai, comme exemple, que les conséquences d'un baiser donné à une jeune fille d'Hébron (Palestine), rapportées par le docteur Ermète Pierotti. Je laisse la parole au savant écrivain de la *Palestine actuelle :*

« En 1856, à Hébron, un jeune homme de dix-huit ans rencon-
« trant dans les champs une jeune fille d'une quinzaine d'années,
« qui était déjà fiancée, voulut l'embrasser malgré elle. Cette seule
« action, rapportée par la jeune fille à ses parents et au futur époux,
« les mit dans une si furieuse colère, qu'ils demandèrent la vie de
« l'homme en compensation de l'insulte infligée à leur sang. Par
« malheur, les familles respectives étaient de deux partis différents,
« et par conséquent ennemies. Il en résulta que tous les efforts de



« conciliation des cheikhs, des anciens et des autorités locales même « furent impuissants, quoique la famille et les parents du coupable « fussent disposés à payer une somme considérable d'argent, de « beaucoup supérieure à celle que l'on donnait en des cas sem-« blables. Les vengeurs du sang ne voulaient que du sang; la loi du « pays permettait cet acte d'atrocité, et le sang fut versé. Après avoir « perdu toute espérance d'accommodement, le père du jeune homme « rassembla ses parents, ses amis, ses alliés dans une plaine à « l'ouest de la ville et pria les vengeurs du sang de s'y rendre. Il « leur demanda par grâce la vie de son fils unique; il leur offrit « tout ce qu'il possédait et pourrait posséder: tout fut inutile. Le « malheureux père dut alors tirer son épée, trancher lui-même la « tête de son fils, et prononcer ces paroles sans verser une larme : « *J'ai purifié ma famille de toute souillure!* Aussitôt après cette exé-« cution, il tomba évanoui et ne revint à la vie que grâce aux soins « de ses amis : mais la raison l'avait abandonné. Pauvre père! il « était fou! »

Ce jour-là même, soit par un hasard étrange, soit que l'atroce inflexibilité des vengeurs eût mis le feu aux rancunes, deux partis ennemis en vinrent aux mains à Hébron. Le parti des vengeurs se trouva engagé dans la lutte, et les principaux demandeurs du sang du malheureux jeune homme sacrifié par son père à l'honneur de

la famille, y furent massacrés. La jeune fille offensée et son fiancé y furent également tués.

POPULATION. — RACES. — RELIGIONS.

Pour les Hébreux, la Syrie proprement dite était le haut pays, la terre haute, qu'ils appelaient *Aram*, par rapport aux terres, basses qui portaient le nom de *Chanaan*. L'*Aram* comprenait la *Syrie*, la *Mésopotamie* et la *Babylonie*. Les habitants de toutes ces contrées appartenaient à la grande famille sémitique et parlaient une langue commune, l'*araméen*. L'*araméen* de l'est était le *chaldéen*; l'*araméen* de l'ouest était le *syriaque*. On retrouve encore des traces d'*araméen* dans les vallées étroites et reculées du Kurdistan. Quant au *syriaque*, il est comme le grec, l'hébreu ou le latin, une langue morte et liturgique.

Les Syriens sont, en général, d'origine sémitique, et descendent de la tribu *araméenne*. Mais il serait difficile de les classer en races nettement définies. Par suite des invasions, des conquêtes et des immigrations que l'on peut constater à chaque page de l'histoire de

la Syrie, beaucoup de races d'hommes s'y sont mélangées; et il serait, dans bien des cas et dans beaucoup de localités, très-difficile, sinon impossible, de les démêler. On y trouverait des traces de Ninivites, de Babyloniens, de Perses, d'Arabes, de Grecs et même d'Européens occidentaux; car, d'après ce que je tiens du Patriarche maronite lui-même, il est constant pour lui que plus de 20,000 chrétiens d'Occident sont restés dans le Liban après les croisades, et ont mélangé leur sang à celui des indigènes chrétiens d'Orient.

On ne peut pas non plus dire que telle race professe telle religion. Le nombre des religions et surtout des sectes est très-grand en Syrie: aucun pays n'en contient autant de variétés. Les individus et même des communautés entières y passent aisément d'une secte à l'autre et souvent d'un culte à un autre. On m'a montré, à Beyrouth, une femme d'environ trente-huit ans qui en était à sa douzième abjuration! Elle était domestique, et adoptait nettement le culte ou la secte du maître nouveau au service duquel elle entrait. Ce que je viens de dire de cette femme est assez caractéristique. Il faut cependant excepter les Musulmans de cette élasticité de conscience.

* * *

On arrive nécessairement à un classement par religion. On ne saurait classer que la population sédentaire, et encore d'une manière tout approximative. Quant à la population nomade, son classement et son évaluation échappent à la statistique.

La population sédentaire de la Syrie est estimée à 2,800,000 âmes. On y compte environ 1,200,000 Musulmans de diverses sectes de l'Islam; 500,000 Maronites et Catholiques; 400,000 Grecs; 200,000 Israélites; 170,000 Druses, et de 150,000 à 200,000 Métouâlis, Ansariêhs et Jesidis. Ces chiffres ne peuvent être qu'approximatifs; car dans un pays aussi peu administré que la Syrie, et en présence de ce que l'on pourrait appeler une population flottante par rapport à la religion, toute idée de statistique exacte serait une pure utopie.

On pourrait, à la rigueur, distinguer en Syrie deux races principales auxquelles il est possible de ramener sa population. C'est d'abord la race conquérante, la *race turque*. Cette race n'habite que les villes, et occupe, en sa qualité de conquérante, les grades militaires, les fonctions civiles et la magistrature. Cette race parle la langue turque au milieu de la population arabe qui l'entoure.

Une famille de la race turque, la famille nomade, est celle des *Turkomans*. Les *Turkomans* sont les Turcs nomades ou, pour me servir d'une expression caractéristique, des Bédouins turcs.

Les Turcomans, comme les Turcs, parlent la langue turque et



professent l'islamisme, seulement, — et leur condition sociale explique ce relâchement religieux, — avec beaucoup moins de pureté. Ils habitent plus particulièrement les gouvernements d'Alep et de Damas.

Presque toute la population de la Syrie, et principalement le bas-peuple et les habitants de la campagne, appartiennent à la *race arabe.* Si bien que Syrien et Arabe sont synonymes. Un banquier de Beyrouth, un évêque maronite, un scheikh druse, un négociant de Damas diront, en parlant d'eux et de leurs compatriotes : *nous autres Arabes.*

Il n'y a pas de race arabe pure en Syrie; mais il y a une *nationalité arabe* ou *arabe-syrienne.* Un Syrien dit : je suis *Arabe,* comme un Français dirait : je suis *Français ;* comme un Allemand dirait : je suis *Allemand.* Cette nationalité, comme la nationalité française ou allemande, est nette et tranchée, quelles que soient les races particulières qui la composent; c'est le trait d'ensemble qui relie les populations de l'Arabie, de la Palestine et de la Syrie, et qui en fait la grande famille arabe moderne.

Qu'une bonne administration et, avec elle, les bienfaits de la civilisation pénètrent, par hypothèse, dans les contrées que nous appelons ici *contrées arabes*, il ne resterait, au bout d'un certain temps, pas plus de traces de l'antagonisme des Druses et des

Maronites, par exemple, qu'il n'en reste aujourd'hui de la lutte entre la Vendée et la France. Du reste, le temps n'est pas éloigné où Druses et Maronites, c'est-à-dire les *Arabes libanais réunis*, battaient les Turcs. Mais la politique turque a su les diviser pour régner.

Je disais plus haut qu'il y a une nationalité *arabe-syrienne* dominant, pour ainsi dire, toutes les différences de race et de religion, et qui fait que Chrétiens, Druses, Musulmans ou Métoualis se considèrent tous également comme Arabes.

C'est dans les mœurs, et surtout dans la communauté d'origine des coutumes, qu'il faut chercher le germe de cette nationalité. Les Arabes tiennent presque tous leurs usages et les traits caractéristiques de leurs mœurs des Hébreux, des Araméens, des Chaldéens, leurs pères.

Ouvrez la Bible ou les Évangiles chaque fois qu'une coutume moderne vous frappera, et, le plus souvent, vous en retrouverez la trace, sinon la citation, exacte dans les livres saints.

Cette ressemblance des mœurs arabes actuelles avec les mœurs des anciens Hébreux, partout où l'influence européenne n'a point pénétré, est surtout remarquable dans le mode de construction des

maisons surmontées de terrasses; dans la forme et la nature des objets de toilette; dans la nourriture et la manière de la prendre; dans la position sociale de la femme (il faut excepter la femme chrétienne, qui est plus libre); dans les coutumes qui précèdent, accompagnent ou suivent le mariage; dans les chants de fête et les épithalames; dans les coutumes relatives à l'administration de la justice, à l'application des peines et au prix du sang.

C'est surtout dans l'affliction et dans le deuil que les mœurs arabes sont, presque en tous points, semblables à celles des anciens Hébreux. La Bible est remplie de détails sur les cérémonies funèbres et sur l'expression de la douleur, et il est facile de faire le rapprochement avec les usages actuels. Chez les Arabes, chez les Musulmans surtout, à part l'usage de donner du café et du tabac aux visiteurs qui viennent faire aux affligés leurs compliments de condoléance, la similitude est absolue.

Les lois du christianisme obligent les Arabes chrétiens à s'écarter un peu, quant à la forme, des usages qui sont consignés dans les Livres des Rois, dans la Genèse, dans les Actes, dans les Évangiles de Jean et de Mathieu, dans le Deutéronome, dans Jérémie, Job, Tobie, Ézéchiel, etc.

Les anciens Hébreux avaient des villes et lieux de refuge, dans lesquels celui sur lequel pesait la vengeance du sang ou qui avait

commis un crime sans préméditation, pouvait s'abriter contre les poursuites premières de l'offensé ou de ceux qui prenaient son parti[1]. Chez les Arabes actuels il n'y a plus de lieux de refuge déterminés; mais le principe même du refuge subsiste encore aussi bien que chez les Hébreux. Il y a eu transformation, et c'est cette transformation qui est intéressante.

Le criminel, le meurtrier n'a de salut que dans la fuite, au premier moment; mais s'il se rend dans un pays voisin, s'il s'adresse au chef et lui confesse sa faute, le pays se déclare aussitôt son protecteur jusqu'à ce que le jugement soit prononcé. C'est, par opposition à ce qui se passe chez nous, une sorte de *liberté préventive*. Les mesures de rigueur de la part des autorités ne feraient même point, en ce cas, livrer le coupable; car les gens du village et leur chef seraient honnis s'ils ne le couvraient de leur protection, au prix de leur vie ou de leur fortune. La force armée et les garnissaires sont employés inutilement par les pachas, parce qu'alors on fait passer le réfugié dans un village voisin, et l'on supporte patiemment les rigueurs de l'autorité.

La maison du plus cruel ennemi peut devenir un refuge pour celui qui est près d'être arrêté. Cet ennemi, au risque d'être banni, doit se constituer son défenseur.

[1] Du temps de Josué il y avait six villes de refuge en Palestine.



Parfois, et le cas est fréquent, le refugié ne peut s'aventurer dans les rues du village ou dans les envisons de son refuge, parce que ses ennemis l'y guettent ou que la tribu qui le poursuit est en guerre avec celle qui lui a donné asile, et pourrait l'envahir. Alors les hôtes du réfugié emploient le moyen le plus sûr et le plus poétique à la fois pour le soustraire au danger qui le menace.

Comme les femmes sont sacrées chez les Arabes et qu'ils mettent leur honneur à ne point toucher à celui qu'elles protégent, on donne au réfugié une escorte de deux femmes. Ce faible concours suffit pour le sauver et le faire passer à travers les embûches que ses ennemis lui auraient tendues.

Ce mode de salut n'est-il pas un trait de mœurs touchant et poétique de la vie arabe?

Il existe donc un asile dans les villages et les maisons des Arabes; mais ceux-ci poussent encore beaucoup plus loin la loi de refuge. Il en existe une figuration dans certains actes, qui peuvent mettre un terme aux querelles et sauver celui qui est sur le point de succomber.

Si, dans la rue, au moment d'être pris et tué par ses ennemis, le fugitif, qu'il soit Européen ou Arabe, prononce le nom de quelque scheikh en renom et s'écrie, en demandant pitié, qu'il se met sous la protection de ce scheikh, la poursuite s'arrête à l'instant

même. Les persécuteurs s'emparent du fugitif, le conduisent chez le scheikh dont le nom a été invoqué, et s'en remettent à sa décision. Ne pas respecter cet usage serait s'exposer à la colère du scheikh, qui considérerait l'infraction comme un manque de respect pour son nom.

L'Arabe peut aussi, en faisant un nœud à l'une des franges de sa *kouffièh*[1], et en prenant Dieu (*Allah*) à témoin, conjurer le danger qui le menace pendant une querelle dans laquelle il serait sur le point de succomber. Cette opération, au milieu d'une lutte, est très-difficile. Mais si le poursuivi réussit à faire ce nœud du salut et à invoquer *Allah*, ses persécuteurs acharnés se changent soudain en protecteurs dévoués. Ils le mettent en lieu de sûreté, et, si cela est nécessaire, jusque sous la tente des femmes, qui est un refuge inviolable. Puis l'affaire est instruite, et si le poursuivi est reconnu coupable, il est livré à celui qui le réclame en premier.

[1] La *Kouffièh*, que l'on nomme aussi *Keffièh*, *Kefiec* ou *Kouffi* (de l'italien *cuffia*, bonnet), est une pièce d'étoffe à franges dont les Syriens se couvrent la tête pour se garantir du soleil et souvent du froid vif des hautes régions du Liban. L'étoffe est en soie ou en soie et coton, à raies de couleurs diverses et brillantes. Les *Kouffièhs* des nomades sont généralement en coton et soie, largement rayées de jaune et de brun, et proviennent de Bagdad.

*
* *

La langue arabe est aussi un élément constitutif de ce que j'ai appelé la *nationalité arabe*. La langue arabe est parlée par tout le monde, en dehors du petit nombre de Turcs conquérants et des quelques tribus de Turkomans. L'arabe est la langue populaire de l'Arabie, de la Palestine et de la Syrie[1]. Les Chrétiens de toutes les sectes, les Musulmans, les Juifs, les Métoualis, les Ansarièhs, le riche comme le pauvre, c'est-à-dire les gens de toute religion et de toute condition parlent l'arabe.

La différence entre l'*arabe vulgaire* et l'*arabe littéral* consiste dans l'omission, dans l'arabe vulgaire, des inflexions finales, qui marquent les modes des verbes et les cas des noms dans l'arabe écrit, et dans l'introduction de mots étrangers, turcs ou italiens par exemple, dans le langage vulgaire.

Suivant M. E. Renan, l'arabe vulgaire et l'arabe littéral dérivent

[1] L'arabe se parle encore en Égypte et dans l'Afrique septentrionale (Algérie et Maroc). Il existe une grande différence entre le langage des Arabes syriens, des Égyptiens et des Berbères ou Mogrebins; mais les différences qui distinguent le langage de ces diverses fractions de la langue sémitique ne sont pas, de bien loin, aussi grandes que celles qui séparent, par exemple, les langues latines actuelles des idiomes qui les ont engendrées.

Entre les trois dialectes arabes parlés en Syrie, en Égypte et dans l'Afrique septentrionale, il y a absolument le même rapport qu'ont entre eux les dialectes de la langue allemande. Un Suisse allemand et un Poméranien ne se comprennent presque pas, chacun parlant allemand à sa façon; et cependant l'allemand littéral est le même pour tous deux. De même un Syrien et un Marocain se comprennent à peine, et tous deux se rencontrent sur l'arabe littéral du Koran.

tous deux d'une même source, « d'une langue arabe ancienne, plus « riche et plus synthétique que l'idiome vulgaire, moins réglée « que l'idiome littéral, et dont les deux idiomes sont sortis par des « voies opposées. » Cet auteur ajoute que l'on peut comparer l'arabe primitif à la langue latine dans l'état où elle se trouvait antérieurement à sa régularisation grammaticale, à l'époque des Scipions; et que l'arabe littéral peut se comparer au latin des monuments du siècle d'Auguste, aussi bien que l'arabe vulgaire peut se rapprocher du latin simplifié qu'on parlait au sixième siècle, et qui avait beaucoup plus de la forme archaïque que de la forme de Cicéron ou de Virgile.

La langue arabe se compose généralement des mêmes mots que les idiomes *sémitiques*, comme l'hébreu et le *syriaque* par exemple. Elle dépasse cependant ces idiomes en richesse et en flexibilité. Pendant plusieurs siècles elle fut la langue dominante sur un espace immense, de Perse en Espagne. Aujourd'hui, comme je l'ai dit plus haut, elle n'est plus parlée que dans peu de contrées; elle est restée dans les autres pays musulmans à l'état de langue savante et sacrée.

Concentrée en Arabie, en Syrie et dans le nord de l'Afrique, elle peut servir de base à la détermination d'une nationalité arabe. C'est en Syrie surtout que cette nationalité subsiste, à l'état latent il est vrai, mais subsiste réellement pour l'observateur. Parce qu'en



Syrie ce n'est plus la religion qui impose la langue du prophète; mais, également et librement, les gens de toute religion et de toute condition parlent l'arabe comme une langue-mère et la considèrent, eux, incontestablement, comme un lien national. Cela est si vrai que les catholiques romains, latins, maronites ou grecs melchites, qui disent la messe en latin, en syriaque ou en grec, *disent l'Évangile* et font leurs sermons en arabe.

J'irai plus loin : les usages religieux, les traits caractéristiques des mœurs, les principes moraux du peuple donnent à tous les cultes qui existent en Syrie une forme extérieure, une sorte de tonalité uniforme et de ressemblance qui frappe. L'Européen peu exercé que l'on conduirait, les yeux fermés, successivement dans une église grecque ou maronite, dans une mosquée ou dans une synagogue, aurait, par le seul secours de ses oreilles, grand'peine à reconnaître un culte de l'autre.

Pour beaucoup de gens qui connaissent le pays à fond, il existe en Syrie, en Palestine et en Arabie une nationalité arabe qui peut se dessiner aussi purement que se sont dessinées les nationalités slave, magyare ou italienne. Cette nationalité se poserait nettement le jour où la politique ou le despotisme turcs et les maladroites convoitises européennes n'y sémeraient plus la discorde et la haine, et lui laisseraient un peu de champ libre.

Les Arabes sédentaires de Syrie sont plus civilisés et plus civilisables que des Italiens des Abruzzes ou des Calabres. Si l'on espère des uns, pourquoi désespérer des autres?

Je ne puis m'empêcher de dire aussi quelques mots de l'écriture arabe. L'écriture arabe actuelle ne remonte guère au delà de l'époque à laquelle vivait Mahomet. A cette époque il y avait plusieurs sortes d'écritures; mais l'écriture du Koran prit forcément le dessus, c'est elle qui est encore en usage aujourd'hui. L'écriture actuelle se divise en deux branches : l'écriture cursive, qui est d'une origine antérieure à Mahomet, suivant M. Sylvestre de Sacy, et qui se nomme écriture *neskhi*, et l'écriture des inscriptions monumentales composée de lignes droites placées verticalement, comme dans l'écriture romaine. Cette écriture est nommée *coufique*, de la ville de *Koufa*, d'où la tradition la fait sortir. La *coufique* a servi aux inscriptions des monnaies des Kalifes.

Les Arabes n'emploient point, comme nous, de plumes d'oie ou de plumes de fer pour écrire : ils se servent d'un roseau, à la façon des anciens. Ce roseau porte même encore, chez eux, le nom de *Kalàm*, qui vient sans doute de l'antique dénomination du *Calamus*. Pour écrire, ils ne s'appuient ni sur une table ni sur un pupitre; ils placent adroitement leur papier dans la main gauche, de façon à ce que la longueur de l'index serve de point d'appui sous la

portion de papier sur laquelle ils écrivent. De cette façon ils peuvent écrire dans toutes les attitudes et sans tout l'appareil qui nous est nécessaire. L'écriture arabe est si serrée et si brève, que quelques lignes représentent une page de nos écritures européennes. Aussi une lettre a-t-elle rarement plus de quatre à six lignes. Une page de grand format équivaut à un volume.

L'encrier arabe a aussi son cachet particulier; il est uniforme. C'est une sorte d'étui en métal, dans lequel on met les *kalams*, et au bout duquel se trouve fixé un encrier cubique, aux arêtes coupées. L'étui, qui est long, empêche l'encrier de tomber quand on le place sur le sol; on l'enfonce dans la ceinture comme le fourreau d'un poignard. Les scribes arabes ne quittent jamais leur encrier. Il y en a de fort beaux, en métaux précieux et ciselés. J'en ai même vu un, au bazar de Constantinople, qui était en superbe jade vert et qu'on estimait à 2000 francs.

LES MARONITES ET LES DRUSES.

J'ai rappelé brièvement les luttes sanglantes qui éclatèrent, en 1841, entre les Druses et les Maronites, et les horribles massacres de 1860, dont la nouvelle vint frapper d'épouvante l'Europe, désormais à l'abri des guerres religieuses. Je voudrais maintenant parler de ces populations rivales, et établir en quoi consistent les différences essentielles qui les séparent.

Les *Maronites*, secte chrétienne de Syrie, doivent ce nom à leur chef primitif, *Jean Maro*, qui vivait au sixième siècle dans un couvent du mont Liban. Ce moine, plus tard canonisé sous le nom de *saint Maron*, reçut le titre de patriarche d'Antioche et déploya une rare énergie au service de l'indépendance politique et religieuse, que les Maronites ont su conserver jusqu'à nos jours. Le *Kessrouân* ou *Kessrawân*, province située à quelques lieues au nord de Beyrouth et des versants occidentaux du *Djebel-Libanon*, est presque exclusivement habité par les Maronites, depuis le *Nahr-el-Kelb* (fleuve du Chien) au sud, jusqu'au *Nahr-el-Bared* (fleuve froid) au nord. Il y a encore un grand nombre de Maronites dans la province de *Schouf*, qui est au sud de Beyrouth. Il y en a jusqu'en Galilée; mais dans toutes ces provinces ils sont mélangés dans des proportions plus ou moins faibles aux Druses, aux Musulmans, aux Métoualis,



aux Chrétiens grecs, arméniens ou melchites. C'est dans le Schouf, dans la province de Damas et en Cœlésyrie, c'est-à-dire dans les provinces où ils vivent mêlés à leurs ennemis, que les Maronites ont été massacrés. Dans le *Kessrouân* et dans le haut pays qui entoure *Kanôbin,* ils sont indépendants et n'ont point eu à souffrir. Leur rêve politique, et ils ne le cachent point, serait une autonomie dans le genre de celle du Monténégro. C'est l'idée fixe des 200,000 Maronites formant le groupe indépendant qui habite le Kessrouân et le haut Liban septentrional.

Essentiellement agriculteurs, et vivant du produit de leurs vignes et de leurs mûriers, les Maronites sont restés dans une indépendance à peu près complète vis-à-vis de la Porte ottomane, à laquelle ils paient un tribut annuel. De tous temps, les Druses, leurs voisins du *Schouf,* ont recherché, même attiré les Maronites, à cause des merveilleuses aptitudes agricoles qui en font d'excellents colons.

Les Maronites ont fait, dès le douzième siècle, leur acte d'adhésion au Pape : et il existe, à Rome, un collége spécial pour l'éducation de leurs prêtres. Mais les pratiques de leur culte diffèrent, en plusieurs points, des pratiques du catholicisme romain. D'abord le bas clergé est dispensé du célibat, et la communauté entière est administrée par le Patriarche avec assez d'indépendance. Le prêtre ne peut se remarier, ni épouser une veuve. Le prêtre marié ne sau-

rait devenir évêque, et les évêques, très-nombreux chez les Maronites, ne peuvent plus se marier. A côté du clergé séculier il y a un clergé régulier, fort nombreux aussi, et dont la règle est à peu près celle de saint Antoine. Le calendrier grégorien est en usage et sert à régler les fêtes religieuses d'après le rituel romain, avec cette différence cependant que les Maronites ont un certain nombre de saints, — saint Maron entre autres, — que le calendrier romain ne reconnaît pas. Une autre différence entre le culte maronite et le culte romain existe dans la langue liturgique employée pour la célébration des offices. La langue liturgique des Maronites est le syriaque, et les livres syriaques sont imprimés dans une imprimerie spéciale, qui dépend d'un monastère situé près de Kanôbin, résidence d'été du Patriarche, non loin des cèdres et du beau village d'*Eden* ou *Edhen*, qu'on a voulu identifier avec le théâtre des scènes paradisiaques.

La messe des Maronites se dit en syriaque, chanté dans un rhythme de musique arabe, mélangé de musique d'église catholique; l'Évangile est dit en langue arabe, intelligible pour tous les fidèles. Le jour de la Transfiguration est une des fêtes que les Maronites aiment le plus. Le peuple se réunit, ce jour-là, sous les grands cèdres, derniers survivants de ces arbres-géants qui contribuèrent si puissamment à la réputation maritime de ces contrées et dont le bois

servit à la construction du palais de Salomon et du temple de Jérusalem.

Comme toutes les nations agricoles et industrieuses, les Maronites ont, en général, des mœurs simples, douces et hospitalières. Ils sont très-intelligents et, au besoin, très-courageux. On a été injuste vis-à-vis d'eux en niant leur courage : on s'est trop peu rendu compte de la difficulté avec laquelle une nation, quelle qu'elle soit, quitte, pour guerroyer, une industrie florissante, une culture prospère, des richesses acquises par le travail. Les Anglais, protecteurs des Druses, ont surtout répandu cette calomnie à l'endroit du courage des Maronites ; mais je me demande s'il serait facile de transformer les populations de Manchester ou de Liverpool en populations guerrières, en les faisant, du même coup de baguette, renoncer aux bienfaits de la paix et aux richesses que leur procure le génie industriel qui est en elles.

Outre la vigne et le mûrier, les Maronites cultivent le froment, l'orge, le tabac, l'olivier et plusieurs variétés d'arbres fruitiers. Enfin, à ces ressources il convient de joindre les produits de la sériciculture, de la pêche, de la chasse et de l'élève des chèvres et des moutons. La broderie est aussi une branche d'industrie très-répandue dans certains villages du Liban.

Le commerce serait, sans doute, plus actif si les moyens de com-

munication étaient plus faciles, les chemins moins périlleux. Mais, pour le Maronite, comme il le dit dans son langage imagé, « la grande route, c'est le Turc, » c'est-à-dire l'oppression, les lourds impôts, les exactions et les vexations d'une administration cupide et sans contrôle. Aussi les Maronites se contentent-ils des sentiers de chèvres qui conduisent à leurs villages, et les préfèrent-ils à de belles routes qui conduiraient chez eux les bataillons turcs et les pachas à leur suite.

* * *

Les Druses, comme les Maronites, sont répandus dans presque toute la Syrie; mais leur noyau, leurs groupes les plus importants se trouvent dans la province appelée *Schouf*, située au sud de Beyrouth, comprenant les versants occidentaux du Liban méridional, et dans la contrée montagneuse et inexpugnable appelée *El Ledja*, située au sud de Damas, à une trentaine de lieues environ. Les Druses sont surtout très-nombreux dans l'Anti-Liban. La forme sociale sous laquelle ils vivent est une espèce de démocratie mêlée de féodalité, sous l'influence prépondérante des vieilles familles



princières, composées d'émirs et de scheikhs, qui ne s'allient jamais hors de leur caste et dont les personnes et les biens sont inviolables. Cette noblesse forme, avec l'adjonction des plus grands propriétaires, une espèce d'assemblée qui se tient à *Bett-Eddin*, près de *Deir-el-Kamâr*[1].

Comme les Maronites, les Druses sont vassaux de la Porte ottomane, à laquelle ils paient un tribut annuel. Cette contribution a été pendant longtemps librement débattue entre le gouvernement turc et un collecteur général des impôts choisi parmi les scheikhs druses et nommé par eux à ces importantes fonctions. De nos jours, la conférence de Constantinople a donné une assiette plus régulière à ces tributs, qui, sous le nom de *budget du Liban*, s'élèvent au chiffre de 11,000 bourses, environ 1,200,000 fr.

Les Druses, belliqueux et naturellement soldats, ont une supériorité militaire très-marquée sur leurs voisins. De là, par parenthèse, a dit M. Gustave d'Alaux, dans la *Revue des Deux-Mondes*, « ces airs dominateurs qu'on remarque chez le dernier va-nu-pieds druse et qui, par le contraste, font paraître servile la politesse affectueuse du paysan chrétien. » Toujours armés en guerre et prêts à répondre au premier appel de leurs scheikhs; presque toujours

[1] *Deir-el-Kamâr*, siége actuel du gouvernement spécial du Liban, situé dans une des plus belles et des plus riches contrées imaginables, a été, en 1860, le foyer de la conspiration turco-druse.

en expédition, lorsqu'ils ne s'adonnent pas au brigandage, les Druses forment l'élément guerrier du Liban, dont les Maronites sont de temps immémorial l'élément agricole.

J'ai dit plus haut que les grandes familles druses, jouissant des priviléges féodaux, avaient de tout temps attiré les Maronites et les Grecs des deux rites dans les cantons druses du *Schouf* pour en faire des colons et des fermiers. Il en est résulté que ceux-ci sont devenus la population agricole de cette province et y ont été bientôt réduits à l'état de gent taillable et corvéable.

Cinq familles princières partagent le pouvoir avec des familles de scheikhs secondaires. Les familles princières du Schehab, des Roesslâne et des Bellamè, sont les plus importantes actuellement.

Il n'y a pas plus de 20,000 Druses dans le Liban, et environ 40,000 dans l'Anti-Liban et les autres provinces de la Syrie. Cette petite population peut mettre 10,000 bons soldats sur pied en très-peu de temps, dans des pays inaccessibles. Ibrahim-Pacha les a inutilement attaqués, dans la Ledja, avec une armée de plus de 60,000 hommes réunis à Damas. Le conquérant égyptien en a été pour son temps, son argent et un tiers de ses soldats morts de fatigue et de privations.

Le gouverneur actuel est le premier qui ait pénétré avec une compagnie turque dans la Ledja, en mars 1865; mais il n'est

entré dans les défilés druses qu'en ami et sous condition d'en sortir de nouveau et de faire accorder grâce aux Druses exilés dans le *Haurân* depuis les massacres de 1860. Ces deux conditions ont été remplies.

A une bravoure naturelle, entretenue par des luttes presque continuelles et par l'habitude, pour beaucoup d'entre eux, d'aller prélever la dîme sur les grands chemins, ajoutez un mélange de courtoisie, d'affabilité, de ruse, de respect des lois de l'hospitalité, de jalousie et d'esprit de vengeance, et vous aurez les traits saillants du caractère des Druses. La polygamie leur est permise; mais les grands sont à peu près seuls à en profiter. Quant au reste de la population, il est vrai de dire qu'elle use du divorce avec une prodigieuse facilité. Les femmes druses sont plus libres que les femmes de l'Orient en général. Elles ne se voilent pas entièrement, et laissent voir, entre deux plis de leur voile blanc (*Izar*), un quart de leur visage, un œil compris; mais pour être seul en vue, cet œil est bien souvent d'une merveilleuse beauté. Je reviendrai du reste, un peu plus loin, sur le costume des femmes druses, en décrivant une visite que j'ai faite à l'émir Mellhèm-Roeslâne.

Les Druses parlent l'arabe. Leur religion a été peu définie et, en l'absence de documents précis, elle a servi de thème aux explications fantaisistes les plus extravagantes de la part de ses commen-

tateurs. Depuis les savants travaux de M. Sylvestre de Sacy et d'autres orientalistes distingués, on peut cependant dire que les Druses sont monothéistes. Leur dieu Boudha a passé par plusieurs incarnations successives. A son image, les hommes ne subissent qu'une mort apparente, pour revivre aussitôt et reparaître avec une autre personnalité. Les âmes font ainsi une série de migrations successives d'un corps à l'autre.

Les Druses n'ont point de clergé proprement dit ; ils se divisent entre eux en *Ockals* (ou initiés) et en *Zahels* (ou non initiés). C'est parmi les premiers que se perpétue la tradition religieuse, mélange souvent bizarre des doctrines chrétienne, judaïque et mahométane. Les *Ockals* seuls sont en possession des livres saints, et forment un ordre mystérieux dont font partie la plupart des émirs et des scheikhs, mais auquel, comme dans une sorte de franc-maçonnerie, on ne peut être incorporé qu'après une véritable initiation et après avoir traversé une longue série d'épreuves. Il nous paraît curieux de reproduire ici quelques-uns des préceptes moraux donnés par les *Ockals*.

— Défie-toi de ton âme.

— Tout est permis dans le secret.

— Tout ce qui est utile est bien.

Je pourrais multiplier les citations, mais j'en ai dit suffisamment





pour montrer que la morale dominante est celle de l'intérêt. On promet à celui qui pratique la vertu des avantages sociaux, supérieurs à ceux dont il jouit durant sa vie, réalisables lors de sa première incarnation ou résurrection. Quant à leur Dieu, tel qu'ils le conçoivent, il est bien entendu qu'il doit s'incarner une dernière fois et mettre son peuple en possession de tous les royaumes et de toutes les richesses du monde.

J'ai dit quels sont les peuples qui habitent le Kessrouan et le Schouf et, en un mot, toute la contrée libanique; voici, d'après les derniers travaux statistiques, une évaluation dans laquelle le nombre des Maronites, qui est le plus grand, est pris pour base. Il est sept fois celui des Druses, huit fois celui des Grecs schismatiques, douze fois celui des Grecs catholiques, vingt fois celui des Métoualis et trente fois celui des Musulmans.

Cette évaluation suffit pour faire comprendre à mes lecteurs la nécessité où s'est trouvé le gouvernement de la Porte, de faire du Liban, sous la pression des gouvernements européens, protecteurs-nés des chrétiens d'Orient, un gouvernement spécial, capable, autant que possible, de tenir tête à toutes les complications,

à toutes les difficultés que cette situation exceptionnelle a fait et fera surgir.

Pour cela on a imaginé un gouvernement exceptionnel, sorte de mécanisme politique enclavé dans l'empire ottoman. Ce gouvernement est celui du Liban. Il est entre les mains d'un homme actif, intelligent et lettré, qui a mis son honneur à réussir dans la tâche difficile qui lui est dévolue. Davoud-Pacha a l'avantage d'être chrétien (il est Arménien) sans appartenir pour cela à aucune des sectes qui habitent le Liban. Il est conciliant et a assez d'initiative pour éluder les difficultés incroyables que lui suscitent les traités dans lesquels les nations européennes ont accédé aux plus étranges contradictions dont la diplomatie turque se sert pour démolir un à un et, quasi-légalement, les articles desdites conventions dès le lendemain de leur signature.

Pour donner une idée des incohérences auxquelles ont conduit les conventions destinées à sauvegarder les chrétiens d'Orient, je ne citerai qu'un fait, son application et le moyen employé par Davoud-Pacha pour éviter une sinistre solution.

En 1860, *Deir-el-Kamâr* fut le théâtre d'un massacre horrible. Les chrétiens croyaient trouver un asile dans le sérail (préfecture de police) qui leur fut ouvert par les Turcs. Au lieu de protéger ces malheureux, les Turcs ouvrirent les portes, et le sérail devint un

abattoir humain. Depuis lors, l'entrée de *Deir-el-Kamâr* fut absolument interdite aux Druses, pour éviter les collisions qui naîtraient à l'aspect d'un des massacreurs de 1860. Le règlement de 1861 conduisait, sous de fausses apparences d'équité, à donner à *Deir-el-Kamâr* un préfet (Moudir) druse. Voici comment. Ce réglement porte que les administrateurs d'arrondissement (Moudirs ou préfets), sur la proposition desquels le gouverneur général avait à nommer les administrateurs des cantons, devaient être choisis dans le *rite dominant*, soit par le chiffre de sa population, soit par l'importance de ses propriétés. Pour cinq des arrondissements du Liban, cette disposition était réellement équitable; mais elle n'était qu'une horrible plaisanterie pour *Deir-el-Kamâr*, la ville décimée, ruinée, perdue en 1860. Le fractionnement des chrétiens *en trois rites* a mis le gouvernement général dans l'obligation de nommer un Moudir druse devant résider dans la ville dans laquelle, à peine un an auparavant, les Druses avaient égorgé un tiers de la population. De plus, le gouverneur général devait mettre son gouvernement à *Deir-el-Kamâr* même, où les nécessités administratives ramèneraient des Druses et, avec les Druses, des représailles.

Davoud-Pacha nomma un Moudir druse pour répondre aux exigences du règlement; mais il transporta la résidence du gouvernement à *Bet-Eddin*, non loin de *Deir-el-Kamâr*, pour respecter la

douleur des habitants de cette ville et ne pas les forcer à recevoir des Druses dans leurs murs.

L'exemple que je viens de citer n'est pas le seul ; il y en a cinquante autres. Heureusement que Davoud-Pacha est habile, hardi et conciliant tout à la fois. Grâce à lui les haines s'apaisent, et, sans les machinations des Turcs, qui craignent que les Maronites et les Druses, — ces deux pivots redoutables, — pour eux, de la nationalité libanaise, ne se réconcilient, il aurait sans doute déjà rempli sa mission pacificatrice. Quand il fait un pas en avant vers le bien, on le maudit à Constantinople ; mais s'il aboutit, il aura pour lui l'estime de l'Europe entière.

En racontant mes excursions dans le *Schouf*, je compléterai les détails qui pourront intéresser les lecteurs de la *Galerie universelle des peuples.*

*
* *

Dans deux excursions que j'ai faites, l'une au Kessrouan, c'est-à-dire en pays maronite, l'autre au Metten, contrée habitée par des gens de tout culte et dominé par les Druses, j'ai pu voir de près les populations dont les haines perfidement exploitées par le fana-



tisme musulman, ont abouti, il y a quelques années, à d'épouvantables massacres. Je vais d'abord conduire le lecteur au milieu des Maronites, dans le cœur du Liban.

Il n'y a pas loin de Beyrouth au Kessrouan; quelques heures séparent à peine cette capitale du littoral syrien, de l'embouchure du *Nahr-el-Kelb*. En mettant le pied sur la rive droite de ce fleuve, on se trouve en plein pays maronite. On peut aller en bateau à l'embouchure du Fleuve-du-Chien en une heure et demie, lorsque le vent favorise cette merveilleuse promenade, que les Beyrouthins font fréquemment. On passe devant les navires de guerre français et anglais, ordinairement embossés au milieu du golfe qui est situé au nord de Beyrouth, et pendant toute la traversée on a sous les yeux le magnifique panorama de la chaîne libanique.

Par voie de terre, le voyage se fait à cheval. Au sortir de Beyrouth et de ses faubourgs, la route suit à mi-côte les collines couvertes de villas, auxquelles la ville est adossée, et l'on passe près du rocher célèbre où la tradition place la légende de saint George et du Dragon. Peu après, on traverse des marécages formés par le fleuve de Beyrouth (*Nahr-Beyrouth*), qui, descendant du Liban, se divise, à son embouchure même, en une multitude de ruisseaux. La route suit pendant longtemps leur lit fangeux, et aboutit enfin au pont, dont les cinq arches servent à traverser le fleuve proprement dit.

Ce pont, encombré de blocs de pierre, n'a point de parapets; le passer à cheval est un véritable exercice d'hippodrome. On s'engage ensuite dans un labyrinthe de touffes de roseaux. Quelques cafés, constructions carrées, avec une arcade ou deux, sous lesquelles des Arabes fument leur narguilé, qu'ils ne quittent jamais, sont épars au milieu de la végétation qui avoisine le pont.

On tourne à gauche, et bientôt on gagne la plage, j'allais dire la grande route de Beyrouth à Tripoli. Pendant plus d'une heure on côtoie le bord de la mer de si près que les vagues viennent, pour ainsi dire, battre le poitrail des chevaux. Ces excellents animaux ne s'émeuvent, en aucune façon, des rugissements de l'élément furieux, qui écume sans doute de rage de ne pouvoir entraîner les audacieux qui le bravent. Jusqu'au Fleuve-du-Chien, il n'y a de remarquable que le torrent *Anton-Elias* ou *Ent-Elias*, dont les eaux limpides se précipitent dans la mer. Entre les contre-forts que le Liban étend jusque dans les flots, il y a de paisibles retraites vertes et plantureuses, dans lesquelles on voudrait vivre et qui forment contraste avec le *Djebel Sannin*, dont la cime, couverte de neige pendant six ou sept mois, s'élève à plus de 2600 mètres. Sur une côte, un petit café arabe très-pittoresque sert de halte aux voyageurs. Après deux heures de route, au pas, on arrive au cap du Fleuve-du-Chien (*Ras-nahr-el Kelb*). Ce promontoire est le prolongement rocheux de la

rive gauche du fleuve. On le franchit sur une corniche taillée dans un roc à pic, que les flots bleus de la Méditerranée viennent battre, à 40 ou 50 mètres verticalement au-dessous des voyageurs. Ce passage qui, de tout temps, a été un point stratégique de la plus haute importance, remonte, tel qu'il est, à la plus haute antiquité. Une colonne milliaire et une inscription latine en l'honneur de Marc-Aurèle, qui fit probablement réparer la route vers 175 après Jésus-Christ, prouvent que la voie romaine passait par là. Des bas-reliefs, des sculptures d'origine assyrienne pourraient bien, suivant le savant Robinson, répondre aux cinq invasions assyriennes sous les rois Thul, Teglat-Phalasar, Salmanazar, Sargon et Sennachérib dont parle l'Écriture. Le chemin est en partie taillé dans le roc, en partie pavé avec des dalles disjointes, qui s'écroulent souvent sous le pied des chevaux. En redescendant la corniche pour rejoindre le fleuve, c'est littéralement un escalier rapide, aux degrés ruinés, que l'on est obligé de franchir. Là, plus que partout ailleurs, on admire la merveilleuse sûreté des chevaux syriens. Ces bons animaux ne placent jamais un sabot au hasard; ils touchent du pied chaque pierre avant de s'y poser, et ne prennent qu'un appui sûr. Aussi, si ce n'était la confiance que ces braves animaux vous inspirent au bout de peu de temps, on reculerait souvent d'épouvante à la vue de ce qui se décore, en Orient, du nom de route.

Arrivé au fond de la vallée profondément encaissée entre deux montagnes rocheuses, qui ont l'air d'immenses éboulements, on se trouve au milieu d'une végétation plantureuse, qu'arrose le *Nahr-el-Kelb*. Ce fleuve sort en grondant de sa prison de pierres; ses mugissements, qui s'entendent de loin en mer et que les marins ont comparés au grognement d'un chien, lui ont, dit-on, fait donner le nom qu'il porte. La vallée de *Nahr-el-Kelb* conduit au cœur du Liban.

On passe le fleuve sur un pont en pierres jaunes, dont l'arche unique et légère fait le meilleur effet dans le tableau. A quelques centaines de mètres du pont, en redescendant le long de la rive droite, on arrive à deux *Khâns* ou auberges arabes, dont l'aspect pittoresque et original produit une profonde impression. Une longue maison rectangulaire est précédée d'un auvent en roseaux qui abrite un sol dallé. Des troncs d'arbres non dégrossis servent de colonnes à cette toiture, sous l'ombre de laquelle on entend le bavardage d'une cascade et d'un jet d'eau qui retombe dans un bassin. Les narguilés sont rangés en bataille sur le bord du bassin, enlacés capricieusement dans leurs longs tuyaux rouges ou verts. Des Maronites, des femmes au regard profond, aux traits ravissants, des cavaliers de la police avec leurs armes damasquinées sont là, assis ou couchés, causant, fumant ou dormant et formant les groupes les plus





pittoresques. Les chevaux, les ânes, les mulets entourent ce frais réduit et vont boire librement dans le ruisseau qui coule à deux pas de là et se jette dans le fleuve. Le bruit de l'eau, — bruit rare et cher en Orient, — la vue des costumes, l'odeur du café, les rochers sauvages qui sont toujours au fond du tableau, le rugissement des vagues qui semblent vouloir refouler le fleuve dans son lit sauvage, tout cela vous émeut, vous saisit, vous fait rêver malgré vous!...

Après avoir quitté le *Nahr-el-Kelb*, la route passe à travers les cultures de mûriers pendant un quart d'heure environ, regagne la grève; puis, au bout d'une heure, un chemin en corniche conduit dans la belle rade de *Djouniè*, où débarquèrent les Anglais en 1840. On laisse à droite les villes et les villages maronites, qui sont tous situés sur les hauteurs; à gauche, on découvre tout le golfe de Beyrouth. On rencontre en chemin de belles colonnes milliaires romaines, une vieille tour, des cavernes; on passe par-dessus le promontoire rocheux de *Watta-Sillan*, et l'on arrive au fleuve *Adonis*. C'est auprès de ce fleuve que la mythologie place l'accident de chasse qui causa la mort du favori de Vénus. C'est là qu'il fut changé en anémone et que les roses, jadis blanches, prirent la couleur du sang du pauvre Adonis. Les Grecs attribuaient aussi au sang du fils de Myrrha la coloration rouge du sable que roulent les eaux limpides du fleuve.

De l'Adonis, on arrive bientôt au *Djebaïl*, qui est à six ou sept heures de Beyrouth. Le pays est rempli de souvenirs mythologiques à l'endroit d'Adonis. Il est mort sur les rives du fleuve, tué par un féroce sanglier; c'est à Djebaïl qu'il est né. Cette ville, florissante dans l'antiquité, est le *Gébal* de l'Écriture et le *Byblos* des Grecs. La ville est entourée de ruines. Des colonnes en granit sont encastrées dans les murailles modernes, et jonchent le sol des environs. De là, on arrive à *El-Batroun*, l'ancien *Botrys*, puis à *Tripoli*. C'est de Tripoli qu'on se rend le plus facilement à *Edhen* et à *Kanôbin*, dont j'ai parlé plus haut, aux Cèdres et aux splendides ruines de *Baal-Beck*.

Mais je sors de mon plan; je ne pourrais ici décrire un voyage entier; mon but est de retracer la physionomie d'un pays, le caractère de ses habitants. Au *Liban*, comme un peu partout, il suffit de décrire une des localités principales pour donner la note de toute la contrée. Aussi me bornerai-je à retracer l'excursion que j'ai faite au beau et grand village maronite de *Zouk-Mikaïl* et, de là, à la résidence d'hiver du patriarche maronite.

Revenons donc sur nos pas. Trois quarts d'heure environ après avoir passé par le Fleuve-du-Chien, on quitte la route de Tripoli pour prendre, près d'un bois de pins, le sentier qui conduit à Zouck. Le sentier passe par un ravin profond, escarpé et très-difficile pour les chevaux, avant de gravir la hauteur sur laquelle les maisons de la ville de Zouk s'étalent au soleil. Le chemin pour entrer dans la ville, les rues de la ville même sont tortueux, difficiles et presque impraticables. Il était nuit quand j'y arrivai sous la conduite de M. Massade, un jeune homme charmant, employé des Messageries impériales françaises, Maronite né à Zouk. M. Massade fut un cicérone précieux; il m'assura l'hospitalité d'une excellente famille, celle d'Antôn Ferzan. Nous frappâmes à la porte de Ferzan, et bientôt toute la famille était là pour nous recevoir. Les visages souriants de ces braves gens me firent un plaisir infini. Deux de nos planches donnent le portrait de Ferzan, vendant des broderies, et de sa fille filant de la soie.

Je fus introduit dans une grande salle, très-haute et presque carrée, qui communique à une terrasse. Un large divan et des coussins entouraient toute la salle. Dans un coin une image de la vierge, une vraie image d'Épinal, était collée au mur et, devant l'image, une veilleuse, suspendue au plafond, brûlait en l'honneur de la Madone. A peine arrivé, on m'offrit le café et le narguilé. Le

narguilé est le complément du Syrien ; il ne saurait s'en passer ; il l'allume en se réveillant ; il le fume en se couchant. Souvent vous voyez deux Arabes causer debout sur une terrasse, tenant chacun sa bouteille de narguilé à la main.

La femme, la fille et la servante nous préparèrent alors les lits, composés de très-bons matelas et d'excellentes couvertures très-propres, qu'elles étendirent sur le sol, sous la petite veilleuse de la Madone. Les préparatifs terminés, les femmes s'éloignèrent une à une, nous souhaitant le bonsoir en partant, la main sur le cœur, à la bouche et au front, ce qui constitue le salut arabe, salut mille fois plus gracieux que notre éternel et monotone coup de chapeau.

Le lendemain, à mon réveil, j'examinai à mon aise la maison de mon hôte. Elle ressemblait, à peu près, à toutes les maisons du Liban. Elles sont construites en bonnes pierres de taille, rectangulaires et généralement composées de plusieurs cubes de grandeur différente, juxtaposés de façon à ce que l'on puisse toujours passer d'un étage sur la terrasse du corps de bâtiment inférieur. Comme les maisons sont bâties en amphithéâtre, cette disposition établit ordinairement une communication entre les maisons par les terrasses, de la terrasse inférieure de la plus élevée à la terrasse supé-



rieure de la moins élevée. Dans les pauvres villages du Liban oriental et de la Cœlésyrie, cette disposition est si complète que l'ensemble des terrains des maisons d'un village constitue une seule plate-forme irrégulière et déchiquetée. Certes, ce mode de construction a été commandé par le climat et remonte à la plus haute antiquité. Ouvrez l'Écriture, et vous trouverez mille détails sur les terrasses des maisons, sur leur utilité, sur l'usage qu'on en fait et le rôle qu'elles jouent dans la vie publique. La terrasse du riche est bien garnie de chaux, de sable et de cendres mêlés; celle du pauvre, — les *Psaumes* le disent déjà, — sont couvertes de terre bien solide, où l'herbe pousse comme dans un champ. Les terrasses servent et servaient du temps des Hébreux, — ainsi que nous le voyons dans vingt passages de la Bible, — à exposer à l'air des objets de travail; à la promenade, le soir, au frais; à y dormir pendant les nuits chaudes; à traiter les affaires secrètes; à l'exaltation du désespoir dans les grands malheurs. La vie triste était celle d'un homme dont on disait: *il reste assis dans un coin de son toit*. Le peuple, dans les grands mouvements, montait sur les toits. Isaïe nous le raconte. Il en est encore ainsi aujourd'hui. On se sauvait, on se sauve encore sur les toits, qui se transforment en forteresse en cas d'attaque. Dans les grandes et solennelles circonstances, pour être mieux en face de Dieu que l'on prend à témoin, on monte sur les

terrasses. Le sage Salomon dit qu'il vaut mieux habiter le toit que de vivre en compagnie d'une femme acariâtre. Jésus-Christ recommanda à ses disciples de monter sur les toits pour prêcher. Saint Pierre priait sur les toits. Toutes ces comparaisons et ces citations disent le pourquoi de la forme de construction des maisons syriennes, et aussi le rôle que les toits ou terrasses jouent dans la vie de l'habitant.

L'intérieur des habitations du Liban se compose généralement de deux ou trois grandes pièces. Les pièces n'ont pas, chez les gens ordinaires, une destination spéciale. Le jour, on s'y tient, on y mange, on y reçoit, on y fume. Le soir, on sort les matelas d'une armoire; on les étend sur le sol ou sur le divan, et voilà la pièce transformée en chambre à coucher. Chez les gens riches, il y a un salon de réception ou *divan*, généralement séparé du logis par un palier appelé *livan*. Le salon et le livan sont entourés de divans et de coussins. C'est là, suivant la saison, que l'on fume et que l'on fait le *kief* (la sieste) de préférence.

Le soir, les habitants ont l'habitude de se réunir pour fumer et pour causer. Hommes, femmes et enfants s'assoient à l'orientale autour du salon ou de la pièce qui en tient lieu. Au milieu de la

Avant d'aller plus loin, un mot encore sur les narguilés. Tout le monde connaît ce mode de fumer. Un récipient, servant de base à l'instrument, contient de l'eau fraîche à travers laquelle la fumée, venant d'un foyer placé verticalement, passe en se rafraîchissant, pour arriver au long tuyau au bout duquel le fumeur aspire le parfum du tombaki. Le récipient varie beaucoup quant à sa nature et sa forme. Il est cependant, le plus généralement, chez les Maronites, en cristal blanc et en forme de bouteille. Le foyer et sa petite galerie sont en cuivre jaune ou en argent. Il y a aussi des récipients persans en métaux combinés ou cloisonnés, ornés de caractères ciselés. Dans les cafés arabes fréquentés par le bas peuple, on trouve le narguilé à récipient en noix de coco et à tuyau en roseau ordinaire. Ce dernier se tient toujours à la main.

Le tombaki qui se fume dans le narguilé est une plante aromatique et narcotique autre que le tabac. Le meilleur provient de Perse, et arrive en ballots par les caravanes du désert de Damas. Avant de s'en servir, on met les feuilles de tombaki brisées infuser dans l'eau. Quand elles sont bien détrempées, on les met dans un linge pour en extraire le liquide. Deux ou trois lavages sont nécessaires pour lui enlever son âcreté et sa force. Les femmes préparent, chaque matin, le tombaki nécessaire pour la consommation du jour, et le conservent tout humide dans des vases en terre. Quand un

pièce il y a deux ou trois grands chandeliers en cuivre, surmontés d'une palette ronde remplie d'huile d'olives, à plusieurs becs munis de mèches qui donnent une lumière vacillante. Ces candélabres, hauts de près d'un mètre, dominent, comme des cathédrales illuminées, un grand nombre de bouteilles de narguilé remplies d'eau limpide, surmontées d'un foyer où brûle le *tombak* parfumé. De ces narguilés partent de longs tuyaux, de toutes couleurs, qui s'en vont rejoindre les fumeurs accroupis, assis ou couchés autour de la chambre. Les adultes seuls fument, les femmes comme les hommes ; mais l'usage ne permet pas aux fils de fumer devant leur père, avant le jour où ils se marient. Quand tout le monde est installé, on allume les narguilés, et la conversation, qui roule de préférence sur les intérêts politiques de la contrée, s'engage. Pendant que tout le monde cause, une conversation fort originale s'engage aussi entre les narguilés qui semblent s'interroger, se répondre, causer, bavarder entre eux avec des glous-glous dont la sonorité et la durée varient à l'infini. La fumée odorante remplit la pièce, et les filles de la maison ou les proches parentes font passer le café, la limonade, l'araki ou les confitures. Voilà la soirée arabe ordinaire. Chez les grands seigneurs, la musique et les danses arabes complètent la fête de nuit. J'en parlerai en décrivant Beyrouth et Damas.



narguilé est à sa fin, elles s'empressent d'emporter le foyer, le vident et y placent une nouvelle boule de tombaki, qu'elles ont pétrie dans le creux de la main. Le narguilé ainsi chargé, elles s'en vont au brasier, qui brûle pendant toute la journée, chercher le charbon qui sert à l'allumer. Ce brasier, représenté dans nos planches, est un des compléments indispensables du mobilier arabe ; on le trouve toujours et partout. Il est le pivot des deux passions dominantes des orientaux, le café, qui s'y cuit, et le narguilé, le chibouk ou la cigarette, qui lui empruntent le charbon qui doit les allumer. Ce brasier est généralement un vase à fond plat, en cuivre jaune ou rouge, monté sur un pied d'environ trente centimètres.

L'armoire est peu connue chez les Maronites. Des bahuts à couvercles servent pour serrer les effets. Quelques-uns possèdent des lits en fer ornés de moustiquaires. Les lits en fer, les fourchettes, les cuillers, les vitres, les rideaux etc. sont des envahissements de la civilisation européenne, et ceux qui se donnent ces douceurs disent prétentieusement qu'ils sont meublés *à la franka* (à l'européenne). Les nattes, d'un tissu merveilleux, et les tapis sont le complément obligé du mobilier de la chambre de réception.

Les Maronites, comme tous les orientaux, se déchaussent en en-

trant dans leur salon ou divan. La propreté et la conservation des nattes et des tapis, la manière de s'asseoir (à la façon des tailleurs), qui aurait pour résultat de salir les vêtements avec les chaussures, sont les causes de cet usage. Puisque je suis sur ce chapitre, je suis conduit à parler ici d'une chaussure particulière, adoptée par les femmes syriennes dans leur intérieur. Cette chaussure bizarre se nomme *h'ab-h'ab*. N'ayant pas la prononciation aspirée et gutturale de la lettre H, les Français disent tout simplement *cabs-cabs*. Les *cabs-cabs* se composent de deux pièces de bois qui peuvent avoir jusqu'à dix-huit ou vingt centimètres de hauteur, de forme à peu près triangulaire, verticalement placées, l'une sous le talon, l'autre sous la paume du pied, et surmontées par une semelle en bois. Une bande en cuir, large de quatre à six centimètres, clouée sur les côtés de la semelle, passe sur les orteils et sert à fixer la chaussure aux pieds. Le bout des orteils passe librement au-delà de la bandelette de cuir ; et les femmes syriennes maintiennent leurs cabs-cabs en abaissant le gros orteil de façon à saisir le bout de la semelle comme avec un doigt. Les femmes montées sur leurs cabs-cabs ont une taille démesurée et un mouvement de hanches singulier, qui leur donne un air gauche au premier aspect, mais auquel on finit par trouver un certain charme.

Les cabs-cabs sont fabriqués en bois dur et, suivant l'aisance de

leurs propriétaires, ornés d'incrustations de nâcre ou de métal, ou même plaqués d'argent repoussé, et garnis, autour de la semelle, de chaînettes d'argent, auxquelles appendent des pièces de monnaie. J'en ai vu d'un très-grand prix.

Les femmes quittent leurs cabs-cabs en entrant dans la chambre, et y marchent pieds-nus ou avec leurs bas. Cette chaussure rend la démarche lente et pénible ; aussi les plaisants ne manquent-ils pas d'en attribuer l'invention à la jalousie conjugale. Ce serait, en ce cas, le pendant des pieds des Chinoises. Le motif sérieux à donner est plutôt un motif de propreté. Le sol des cours est en général détrempé par l'eau des fontaines et par celle des lessives et des ablutions, et comme il y a toujours de la boue, les cabs-cabs sont destinés à mettre une distance entre les pieds de celle qui les porte et les immondices qui couvrent le sol.

Si des pieds nous passons à la tête des Syriennes, nous trouvons une coiffure très-coquette et fort originale. Elles portent les cheveux lissés en bandeaux, séparés par une raie et réunis en deux nattes qui s'enroulent autour du *tarbouch* (calotte rouge très-petite) qu'elles portent au sommet de la tête. Les jours de fête, elles portent une fausse perruque fort curieuse. Cette fausse perruque simule

un très-grand nombre de petites tresses fines, qui tombent sur le dos jusqu'à la taille. Ces petites tresses sont littéralement couvertes de pièces d'or, et forment comme une saillante cotte de mailles. Le choc des pièces de métal de cette riche coiffure carillonne très-agréablement quand les dames syriennes parcourent la maison.

Les femmes syriennes portent toutes de larges pantalons sur lesquels retombe une robe qui n'a rien de particulier, si ce n'est la découpure du corsage qui permet de voir les seins. Une veste en velours ou en drap foncé richement brodé d'or et une ceinture brodée de soie complètent le costume des jours de fête ; mais on ne voit ce costume que dans l'intérieur des maisons. Au dehors, dans les rues, les Syriennes sont vêtues d'une pièce de cotonnade blanche, qui leur couvre la tête et le corps, et leur donne l'aspect de fantômes. Ce qui complète le fantastique du costume de ville des femmes syriennes, c'est qu'elles cachent entièrement leur visage sous un fichu de crêpe foncé à grands dessins de couleur. Elles voient et ne sont pas vues sous ce *bourgho*, sous lequel le regard exercé finit par deviner des traits d'une beauté merveilleuse. Le bourgho sert malheureusement à voiler les infidélités et la débauche, plus encore qu'il ne sert à garantir celles qui le portent contre l'indiscrétion des passants.

Le paysan syrien porte le tarbouch rouge entouré d'un mouchoir



de couleur foncée. Sur sa chemise il porte une blouse rayée qui rentre, à la taille, dans les pantalons, bouffants dans la partie supérieure et finissant en entonnoir vers le bas de la jambe. Une large ceinture enroule sa taille. Par-dessus ce costume de travail, il porte, en hiver surtout, une *Abaïé* ou *Abaï*, sorte de paletot à manches étroites et courtes, desquelles sortent les longues manches de la blouse à taille de sac, généralement en étoffe de laine tissée à la main, très-épaisse et pittoresquement bariolée de vingt couleurs voyantes, auxquelles l'or et l'argent se mêlent souvent.

Antoine Ferzan, chez qui j'étais logé, est un des grands notables de *Zouk-Mi-Kaïl*. Il a ses mûriers, et tisse lui-même la soie des vers qu'il élève. Les broderies ou tissus d'or, de soie et de laine de *Zouk* sont en grande réputation et d'une richesse vraiment asiatique. Ferzan est un maître en son art, et c'est à lui qu'on s'est adressé pour la confection d'un manteau destiné à Son Altesse Royale la princesse Clotilde, manteau gris de cendre, en soie mêlée d'or, que j'ai vu achever dans les ateliers de mon hôte.

On tisse à Zouk des pantoufles, des bonnets, des coussins, de riches abaïs pour les pachas et les grands seigneurs, des blagues à

tabac, des coussins et des étoffes pour robes turques. Les dessins adoptés sont un mélange de goût arabe et de goût persan ; l'assemblage des couleurs mêlées à l'or des tissus est éclatant.

LE PATRIARCHE MARONITE.

Quittons Zouk un instant, pour aller visiter la résidence d'hiver du patriarche maronite. De la porte de ma chambre, j'avais sous les yeux la haute montagne sur laquelle se trouve, à mi-hauteur, la grande construction carrée, une vraie forteresse, dans laquelle le patriarche et son haut clergé habitent en hiver, quand la neige et le froid rendent la résidence des Cèdres inhabitable.

Une vallée profonde, un ravin sépare Zouk de la résidence. Il y mille mètres, à peine, de mon habitation à la résidence de *Békerqué*, et cependant il fallut plus d'une heure et demie pour y arriver. On remonte d'abord tout à fait la montagne de Zouk; on passe devant la légation de Rome, puis près d'*Antoura*, le célèbre collége français des jésuites, et l'on descend par un chemin escarpé jusqu'au plus profond de la vallée. Il s'agit de remonter ensuite par un chemin, sur lequel deux chevaux ont peine à se croiser; le par-

courir est encore un exercice hippique périlleux. On gravit de vrais degrés jetés en travers du sentier, un peu au hasard. Point de parapet ni de barrière pour vous séparer du précipice que l'on ne cesse d'avoir à sa gauche.

Enfin, après avoir côtoyé pendant près d'une heure le flanc de la montagne, dans ce chemin de casse-cou, j'arrivai en vue du *Deir* (couvent) de la résidence. Il n'y a pas de fenêtres à la façade dans laquelle se trouve l'entrée, mais des meurtrières. L'entrée est petite et basse. Des Maronites étaient rassemblés sur la plate-forme qui règne devant la porte; ils se réunissaient pour aller à la messe. Je fus conduit dans la cour, assez vaste, dans laquelle se trouve un grand puits et un jardin d'orangers et de citroniers, couverts de fruits dorés et de fleurs répandant un délicieux parfum.

Le patriarche me fit introduire de suite dans son salon de réception. C'est un vieillard, petit de taille, à barbe blanche, dont le visage a un grand caractère et une finesse remarquable. Le turban en boule, coiffure ordinaire du clergé maronite, et la robe qu'il portait étaient de couleur ponceau. Le patriarche me fit asseoir auprès de lui, et m'offrit des cigarettes et un verre de limonade à l'orange. Quant à lui, il se fit apporter un chibouk, dont le tuyau, d'un seul

morceau d'églantier, était d'une longueur fantastique, il avait certainement deux mètres de long. Quand la fumée du tabac se répandit, la conversation s'engagea. Son Éminence parlait italien, et moi français; nous nous comprenions très-bien. Cette première conversation m'apprit qu'il a étudié à Rome; que son peuple et lui aiment la France et espèrent beaucoup d'elle; qu'il a connu un grand nombre d'officiers de l'expédition, et qu'il est heureux chaque fois qu'un de nos compatriotes vient le visiter. Je rendis en marques de déférence et en protestations de sympathie toutes les politesses que me fit le vénérable prélat. Lorsque ma cigarrette fut terminée, on me dit qu'on avait retardé pour moi la messe, et que l'on attend ma présence pour commencer l'office. Je fus très-touché de cette prévenance nouvelle.

La chapelle de la résidence est petite, mais convenablement ornée. On me plaça derrière un prie-dieu recouvert d'un tapis; l'office commença. Le prêtre officiant portait le costume sacerdotal catholique romain; l'autel ne différait en rien des autels catholiques ordinaires. La messe, dans tous ses détails. est célébrée par les Maronites ainsi que le prescrit la loi romaine. Seulement elle est dite en syriaque, et l'évangile est récité en langue arabe. Le jeune Syrien



qui sert la messe entonne, de son côté, un chant nasillard, tandis que le prêtre chante sa messe d'un ton grave et solennel.

Les Maronites ne joignent pas les mains pour prier, ils croisent les bras sur la poitrine. Beaucoup s'assoient à la turque dans l'église; peu s'agenouillent pendant l'office. Les femmes sont séparées des hommes par un grillage.

Après la messe, je fus reconduit auprès du patriarche; nous causâmes encore, et bientôt arriva l'heure du repas. Ce repas excellent fut servi à la *franka*, c'est-à-dire, avec une table mise à l'européenne, et arrosé d'un vin d'or exquis. Le patriarche ne mangea pas de viande et ne but pas de vin, parce qu'on s'abstient rigoureusement de ces deux choses, pendant tout le carême, à la résidence.

C'est ici le moment de parler du *Koubitz* ou pain arabe. Ce pain est plat et mou comme un morceau de cuir. Celui que je mangeai chez le patriarche était exquis. Le morceau qu'on me servit, plié en quatre sur mon assiette, était de la taille d'une serviette. Ce pain se déchire, et les morceaux servent à appréhender la nourriture et s'interposent entre la main et les mets graisseux dans les repas où l'on n'use pas de fourchettes.

Durant le dîner j'appris encore bien des choses intéressantes sur

le Liban maronite. Le patriarche, à partir de son élection, ne met plus les pieds dans les villes. Sous le titre de patriarche maronite d'Antioche, de Damas et de Jérusalem, il est, en somme, et sauf les liens qui le rattachent à Rome, à la fois un chef de religion et un chef politique. Le nombre des Maronites soumis à son patriarcat est de 500,000, dont plus de 200,000 sont répandus en Égypte, en Galilée, en Grèce, à Chypre et en Asie-Mineure; celui des Maronites groupés dans le Kessrouan et dans le Liban septentrional, presque sans mélange d'autres populations, est de près de 170,000. Le patriarche, comme les évêques et les prêtres séculiers, a commencé par faire partie de l'ordre régulier. C'est l'élection de leurs compagnons qui les élève aux fonctions du sacerdoce séculier. Les prêtres sont très-nombreux et très-pauvres; ils ne vivent que du produit des messes, des dons des fidèles et du revenu du petit domaine qu'ils possèdent et qu'ils font valoir de leurs mains. Leur action est très-grande dans ce pays, où chacun vit un peu à sa guise et où ils sont les seuls liens politiques qui les rattachent à un centre commun. Les couvents sont très-nombreux; on en compte près de 200. Presque sur chaque sommet on aperçoit de ces *Deirs*, qui ressemblent plus à des châteaux forts qu'à des maisons religieuses.

Le patriarche me parla longuement de la visite que le prince Napoléon fit au Liban, et de l'enthousiasme qu'il excita. Le patriarche

fut au devant de lui, entouré de près de 20,000 Maronites armés, dont beaucoup de cavaliers. Cette brillante escorte émerveilla le prince par ses fantasias et ses costumes.

Depuis quelque temps les Turcs avaient débarqué un bataillon d'infanterie sur le littoral, non loin du port de *Djouniè*. Les soldats ottomans campaient près d'un petit bois de pins. Le son des clairons arrive jusqu'à nous. « Les voyez-vous, me dit le vieux patriarche avec passion, ce sont des soldats turcs ; ils sont les premiers qui foulent notre sol depuis bien longtemps. Je ne leur conseille pas de s'aventurer davantage ! » En effet, ces troupes, que Davoud-Pacha avait fait débarquer sur le littoral, ne devaient point le quitter. La sagesse du gouverneur général l'avait décidé ; mais, toujours faute de s'entendre, les Maronites interprétèrent cette mesure, qui avait un caractère purement préventif et de prudence, en lui donnant l'importance d'une mesure agressive.

Quelques jours après mon séjour, Davoud-Pacha fut lui-même à *Béquerké* rendre visite au patriarche. L'entente cordiale se rétablit entre Son Éminence et Son Excellence le gouverneur général ; au grand désespoir des Turcs, qui en voulurent beaucoup à Davoud-Pacha de cette démarche habile, conciliante et courageuse. Toujours la même question !

Avant de quitter la résidence de *Béquerké*, le patriarche me fit visiter sa cellule, celles des évêques qui l'entouraient, et quelques-unes de celles des prêtres et des frères. Pour la dimension, celle du patriarche est à peu près aussi exiguë que celle des frères. C'est une toute petite pièce de trois à quatre mètres de côté, dont les deux tiers sont occupés par un plancher ou estrade assez semblable à un lit de camp de corps-de-garde, sauf qu'elle est parfaitement horizontale. Cette estrade est recouverte d'une natte de joncs; quelques coussins, une petite couchette, un bahut et une espèce de bureau constituent tout l'ameublement de cette chambrette; et l'on est touché en pensant à cette existence simple et pastorale d'un personnage, en somme, fort important. Les cellules des évêques sont un peu plus petites et plus simples, si c'est possible.

Le patriarche se nomme Pierre-Paul *Massade*[1], il est très-aimé par les Maronites, plus peut-être qu'il ne l'est à Rome; car Rome veut introduire dans le pays des Jésuites, les Lazaristes et les Franciscains, à tout prix, à l'exclusion des frères maronites. La civilisation y gagnerait peut-être; mais les Maronites tiennent à leurs institutions, et, jusqu'à un certain point, résistent, non à l'invasion des ordres occidentaux, mais à l'absorption.

[1] *Massade* est un nom d'origine italienne ou française. Il est très-répandu. Le nom de mon hôte, *Ferzan*, révèle aussi une origine occidentale.



Je quittai avec regret le séjour hospitalier du Bratraque, comme le nomment les Maronites, et, laissant mon cheval à mon *Moukre* (guide ou palfrenier), je descendis à pic la montagne, et j'arrivai à Zouk, près d'une heure avant une petite caravanne.

Bientôt je dus quitter aussi mon hôte et son excellente famille. Je repassai par Nahr-el-Kelb, et me trouvai de nouveau à Beyrouth où, grâce à la double recommandation des consuls anglais et français, je pus faire les préparatifs d'une excursion dans le Schouf, c'est-à-dire dans la contrée habitée par les Druses. Je fus spécialement adressé à l'émir *Mellchèm-Rœsslâne*, Moudir (préfet) de Schouf.

LA RÉSIDENCE DE L'ÉMIR DRUSE.

Je partis donc peu de jours après pour *Schovefat*, ou, pour mieux rentrer dans la conversation locale, pour *Schouaïfât*, résidence de l'émir Mellhèm. Schouaïfât, qui signifie en arabe *Belvédère*, est un nom bien mérité par cette petite ville, bâtie en amphithéâtre, et de laquelle on jouit d'une vue magnifique.

En sortant de Beyrouth par le sud, on atteint, après avoir passé les collines qui entourent la ville de ce côté, la belle promenade

des pins, percée de larges allées sablées. Cette vaste plantation, utile parce qu'elle oppose une barrière aux sables envahissants du petit désert qui s'est formé au cap de Beyrouth, agréable parce qu'elle est la promenade favorite des dimanches pour les Beyroutins, a été habitée, on peut le dire, par l'armée française, qui y avait installé ses campements.

En sortant de la promenade des pins et, sur le point de m'engager dans les vastes plantations d'oliviers qui occupent tout le fond de la plaine, je vis l'avant-garde des innombrables sauterelles qui devaient s'abattre sur la Syrie et la Palestine, et que je fus condamné à revoir chaque jour pendant les deux mois que j'ai passés dans ces pays. Je reviendrai plus tard, à propos de mon voyage à Damas, sur la plaie des sauterelles.

Après avoir cheminé, pendant près d'une heure, dans une forêt d'oliviers, j'arrivai au pied de *Schouaïfât*. Il fallut du temps et de la peine pour atteindre le sommet de la colline où se trouve la résidence de l'émir qui allait devenir mon hôte. L'émir n'y était pas; il était descendu dans la plaine, avec les populations, pour présider à la chasse et à la destruction des sauterelles.

L'habitation de l'émir, que j'eus le temps d'examiner en atten-

dant son retour, se compose de cinq ou six corps de bâtiment de très-grande dimension, entre lesquels se balancent d'élégants palmiers. Les chevaux des cavaliers étaient au piquet, dans la cour ; car, sous ce ciel merveilleux, l'écurie, telle que nous la comprenons, est un luxe inutile.

L'édifice principal, celui qui abrite le harem (famille) de l'émir, est un bâtiment carré dont les quatre côtés entourent une cour dans laquelle poussent quelques beaux grenadiers.

Une galerie à arcades règne du côté où se trouve la porte d'entrée. A gauche de cette porte, il y a une tour, par laquelle les femmes, qui préparent le café et les limonades, font passer ces boissons aux gens du dehors sans en être vues. A droite de cette porte, il en est une autre qui est celle de la chambre des étrangers, séparée, comme on le voit, du logis même.

Sous les arcades de la galerie, quelques soldats de la garde de l'émir jouaient à un jeu, dont je ne me rappelle point le nom, fort goûté des Syriens, et pour lequel ils emploient une planche dans laquelle il y a deux rangées de cavités et de petits caillous. Ils divisent au hasard le nombre des caillous, et les mettent dans les cavités. Puis, suivant une progression régulière, il font passer un certain nombre de caillous d'un trou à l'autre ; et chaque fois que les caillous des cavités voisines ont un nombre pareil et pair, ils les

enlèvent. On gagne lorsque l'on parvient à vider ainsi toutes les cavités. Je ne saurais mieux définir ce jeu primitif qu'en l'appelant une *réussite*. Il passionne les Syriens, qui, à défaut de planches, creusent les trous dans le sol.

Le fils de l'émir, enfant de sept à huit ans, me fut présenté par mon drogman, qui ne manquait jamais de l'appeler le jeune prince. Ce bambin, très-joli de figure, portait l'élégant costume albanais, dont la mode envahit tout le littoral de l'Orient. Le petit prince druse ne tarda pas à devenir mon ami, et sa sympathie pour ma personne devint très-grande à partir du moment où je lui fis cadeau d'un beau crayon avec lequel il essaya d'imiter mes dessins.

Après une heure d'attente, que je passai du reste fort agréablement à regarder jouer les cavaliers et à dessiner pour amuser le petit prince, l'émir *Mellhem-Ræsslâne* arriva.

L'émir est un homme d'environ quarante-cinq ans. Sa figure est fixe et intelligente, son attitude calme et digne. Il descend d'une des cinq grandes familles princières druses. Un de ses ancêtres fut investi en 1750 de la dignité du grand-émirat druse.

L'émir *Mellhem* ne négligea rien pour me faire plaisir; il mit à ma disposition tout ce qui pouvait m'être utile ou agréable. Il m'ouvrit les portes de son *harem* (*harem* veut dire en Orient, intérieur, lieu d'habitation de la famille); il me permit de

faire faire la photographie de sa propre fille, une fort belle princesse.

Quand nos travaux furent achevés, il nous convia à un repas, européen par le service, arabe par le menu varié et original.

Deux des cavaliers de l'émir nous servaient à table. J'éprouvai une grande satisfaction à regarder deux beaux Druses, avec leur carabine-tromblon incrustée d'argent, leur revolver et leur grand sabre recourbé, nous changer les assiettes, nous verser à boire et nous présenter les mets. L'émir, pour nous honorer, avait ainsi transformé en valets de pied les deux chefs de ses cavaliers. Je lui sus un gré infini de cette attention. Après le repas, je fus introduit dans le *harem*, c'est-à-dire dans les localités habitées par la famille. La femme de l'émir était absente; sa fille et les servantes s'y trouvaient. Elles furent d'abord un peu effarouchées par la présence d'européens; mais elles se remirent bien vite, et montrèrent beaucoup de bonne volonté pour l'opération photographique. Je remarquai une grande propreté dans cet intérieur qui, comme disposition, ressemble du reste à tous les intérieurs syriens.

Le costume des femmes druses se compose de deux robes superposées : celle de dessous est blanche, celle de dessus en étoffe de couleur. Ces deux robes sont nouées au corps au moyen d'une écharpe multicolore et elles sont découpées sur le devant de façon à laisser

II

voir les seins nus. Ces femmes portent toutes sur la tête un grand voile d'étoffe blanche, avec lequel elles se cachent le visage quand elles sortent, de manière à ne laisser voir qu'un œil, l'œil droit.

Le costume de la princesse se composait d'une jupe en soie rayée jaune et bleue, d'une veste en velours richement brodée d'or, d'une chemise en étoffe transparente également brodée d'or, et d'un voile blanc.

Les notables et l'émir avaient des vêtements de couleur foncée. Les cavaliers, au contraire, étaient tout brillants. Une couffieh aux mille couleurs leur couvrait la tête; ils portaient une veste albanaise bleue par-dessus un costume blanc. Leurs armes, attachées à des courroies en cuir rouge, étaient étincelantes.

La physionomie des Druses, comme l'exquise politesse de leurs manières, semblerait révéler une origine persane. Ils sont intelligents et rusés, mais pratiquent admirablement les lois de l'hospitalité.

L'émir Mellhem est très-aimé dans tout le Schouf, aussi bien des chrétiens que des Druses; les chrétiens même n'hésitent pas à soumettre leurs différends à son arbitrage. En le nommant *moudir du Schouf,* Davoud-Pacha donna une preuve de plus de son tact et de son habileté. Le règlement de 1861, entre autres anomalies, amenait la nomination d'un moudir druse dans le canton qui eut le plus



de massacres à déplorer. Il fallait placer un moudir druse qui satisfît même les chrétiens massacrés. Davoud-Pacha mit la main sur ce merveilleux fonctionnaire, en élevant au moudirat l'émir Mellhem, dont la bonté et l'intégrité étaient proverbiales.

La confiance des chrétiens en un moudir druse, les tentatives de rapprochement faites par les Druses exilés dans le Haurân, les anciennes alliances des deux populations, la similitude de leurs mœurs prouvent que les Druses et les Maronites ne sont pas si irréconciliables qu'on veut bien le dire; mais la Porte ne veut pas de cette réconciliation, qui pourrait faire des deux pivots de la nation libanaise une seule et même puissance armée, et compromettre la conquête du Sultan Selim[1].

Il serait à désirer aussi que la France et l'Angleterre, qui se disputent tout ou moins l'influence politique en Syrie, cessassent de diviser les Druses et les Maronites et arrêtassent ainsi les divisions que la Porte attise et dont elle fait son profit. Les Maronites reconnaissent aujourd'hui que les Druses n'ont été que les instruments inintelligents de la politique turque et surtout du fanatisme musulman. Les Druses, que les Turcs ont décimés à leur tour, après en avoir fait les instruments du massacre de leurs frères les Arabes chrétiens, voient maintenant qu'ils ont été joués.

[1] Conquérant de la Syrie au seizième siècle.

Druses et Maronites ont, du reste, les yeux tournés vers l'Europe. Leur intelligence les rend très-aptes à profiter des bienfaits de la civilisation occidentale. C'est cette civilisation qui les unira un jour et les sauvera ; car elle leur donnera une supériorité immense sur les sectateurs de Mahomet, qui ne peuvent plus agir par le *Sabre* et convaincre par le *Livre*, et que leur religion écarte de tout progrès.

Le souvenir des massacres pèse encore sur les Druses, et la conscience de ceux même qui n'y participèrent pas en conçoit toujours quelque ombrage. Aussi fus-je très-impressionné par les dernières paroles que m'adressa l'émir, en me serrant les deux mains, après l'accueil si hospitalier qu'il m'avait fait : « N'est-ce pas, me dit-il d'une voix émue, n'est-ce pas qu'on nous a fait une bien vilaine réputation en Europe? On nous dit féroces; mais, avouez-le, vous qui venez de nous voir de près, nous n'avons pas déjà tant l'air d'assassins ! »

Il y a tout un drame dans ces paroles du digne émir. Il y a plus : la révélation de l'avenir.

C. LALLEMAND.

